



“Ce qui me tue le plus, ce n’est pas la maladie”

C’est quoi être séropositif en 2017 ? C’est encore, hélas, vivre caché. Si la médecine a progressé, le tabou sur le sida reste une prison. Morgane, Yannick, Nils et d’autres... ont décidé de briser le silence. Ils se sont confiés dans un livre “Portraits de Vi(H)es” qui paraît à l’occasion de la journée mondiale contre le sida, acceptant de se livrer pour la première fois à visage découvert.

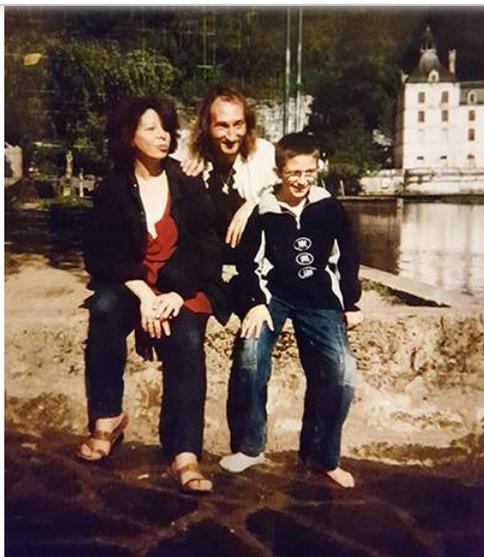




Nils, 26 ans, séropositif depuis sa naissance

La mort est un ogre obèse qui a tout dévoré dans la vie de Nils. Fauchant sa mère quand il avait 11 ans, son père quand il en avait 16, du sida, tous les deux. Peut-être parce qu'il a trop vu la mort en face, peut-être parce qu'il a dû grandir bien trop vite, peut-être parce qu'il a l'air d'avoir déjà vécu mille vies, le regard de Nils s'égaré parfois dans le vague, dans un nulle part où il est tout seul. A force d'avoir dû porter sur lui le poids de sa maladie, à force de se voir comme un lépreux, à cause de ce sang qui le dit « séropositif », ce sang avec lequel il est né, qui, croit-il, le marque d'une empreinte honteuse, il s'est longtemps renfermé sur lui-même, dans sa coquille.

Pour Nils, la vie de séropositif a commencé quand il a eu 8 ans. « Mes parents m'ont dit pour la maladie. Ils étaient malades tous les deux. Moi aussi. Mais ce n'était pas concret pour moi. Ça ne voulait pas dire grand-chose, juste des prises de sang à intervalles réguliers. » Le père de Nils est toxicomane. Il est déjà atteint du sida quand il rencontre la mère de Nils. Elle veut un enfant. Lui non. Elle insiste. Il cède. Elle est contaminée. L'enfant avait 20% de chances d'être séropositif. Les progrès de la médecine ont changé la donne. Grâce à la trithérapie, le risque de transmission est aujourd'hui de 1%. C'est pourquoi tant de couples touchés par le VIH donnent naissance à des enfants séronégatifs. Nils n'a pas eu cette chance. Il est né avec « ça ».



Nils et ses parents.

A 11 ans, sa mère s'effondre. « A cause de sa séropositivité, ma mère a eu une poussée d'ammoniaque. Et donc une rupture d'anévrisme au niveau du cervelet. » C'est tout son univers qui est pulvérisé d'un coup. Il part en vrille. « C'est là que j'ai commencé à faire des bêtises. » Au collège, un jour, il se bagarre. Nez cassé, le sang qui gicle. Quand le médecin arrive, à l'infirmerie, Nils lui rappelle qu'il faut mettre des gants. Le médecin le rabroue. Puis sursaute, en consultant son dossier médical. « T'aurais pu me dire que tu étais séropositif », gueule-t-il. La porte de l'infirmerie est ouverte. Devant, il y a foule. Tous les élèves, les profs, le directeur. Le lendemain, Nils est exclu du collège. Prétexe officiel : il est un « élément perturbateur ». On l'autorise à revenir seulement quelques heures par semaine. « On me mettait tout au fond. J'étais un mouton noir. Je me souviendrai toute ma vie de ce sentiment d'humiliation. »

Son père, Nils l'a toujours vu malade. Mais là, il est en phase terminale. Le fils fait office d'infirmier. Il prépare les cachets, soigneusement, il y en a de toutes les couleurs, il les compte, connaît toute la farandole des maux dont souffre son père, hypertension, hypertrophie du cœur, le cortège des maladies opportunes, comme on les appelle, venues se greffer sur le VIH, ce virus qui vous tue toujours indirectement. Et puis l'inéluctable survient. Le père de Nils meurt lui aussi. Nils a 16 ans, il est orphelin.

Il doit être placé en foyer, mais le foyer refuse ses chiens. C'est non. Alors, l'adolescent fugue. Il vit pendant un an à la rue. « Je dormais avec mes chiens, ils me tenaient chaud. Et puis mes chiens ont été tués. L'un, accidentellement, par un policier. Les autres empoisonnés par des riverains. » Ce sont les policiers qui récupèrent Nils. Direction une famille d'accueil. La grand-mère de Nils fait le forcing pour que son grand-père accepte de lui ouvrir la porte. Nils s'installe chez eux.

Avec la trithérapie, tout semble aller mieux pour Nils. Il passe un diplôme de cariste, devient manutentionnaire. Et puis surtout, il rencontre une fille sur internet. Il lui fait part de sa séropositivité. Au bout de deux ans, ils rompent. « Elle m'a dit qu'elle avait peur d'attraper la maladie, qu'elle n'arrivait pas à passer outre. »

Pendant les trois ans qui suivent, Nils s'effondre. Dépression. Arrêt du traitement. Il se laisse glisser.

Heureusement, à ce moment-là, alors qu'il larguait les amarres, Safo est arrivée dans sa vie. Safo, c'est la chienne de Nils. Un copain, connaissant son amour des chiens, l'a

Elle était condamnée, devait être euthanasiée dans les prochains jours. « C'est elle qui m'a sauvé de la dépression. » Nils va mieux. Il a repris son traitement. Parler aujourd'hui, sortir de sa coquille, ça lui semble important. « Je n'ai pas peur de la maladie. Ça non. Ce qui me terrifie, c'est la solitude. Ce virus, c'est ça qu'il provoque. La solitude. Parce qu'il vous marque au fer rouge par rapport aux autres. Et ça, c'est comme une cellule de prison où tu es enfermé à vie. »

[Revenir à la galerie ↑](#)



Morgane, 35 ans, séropositive depuis ses 17 ans

Elle ressemble à un soleil avec deux yeux bleus qui paraissent rire en permanence. « C'est sûr que quand on me voit, comme ça, bien en chair, ça fait pas vraiment la fille malade du sida ! Je dis toujours, allez, si vous voulez casser les clichés, faut ramener Bibi ! » Morgane, 35 ans, mère de quatre enfants, est séropositive depuis ses 17 ans. « Je pensais mourir jeune, je n'avais pas le temps pour me lamenter. Je suis née une deuxième fois avec ma séropositivité. » Morgane se souvient encore du jour de l'annonce. Elle était malade à crever et hospitalisée depuis un mois. Personne ne savait ce qu'elle avait. Une espèce de fièvre énorme, un ulcère, plus de la toux. C'était la primo-infection, due au VIH, mais elle ne pouvait pas s'en douter. « Ils m'ont transférée au service maladies infectieuses. Les médecins et infirmières étaient en combinaison

A son retour de l'hôpital, c'est la consternation à la maison. Elle remarque les petits gestes étranges que lui vaut sa nouvelle condition de malade : sa mère ne finit plus ses assiettes au dîner, elle lave ses couverts séparément. « On n'avait jamais vraiment parlé de tout ça chez moi. » C'était la troisième fois qu'elle faisait l'amour quand elle a « attrapé » le VIH. Un beau parleur, qui couche avec elle sans préservatif. « Le pire, c'est que ce type a contaminé sciemment plein de filles. Il a été ensuite visé par six plaintes. Mais il s'est enfui de France et n'a jamais été jugé. » Morgane n'a pourtant ni haine, ni colère. « C'est comme ça, et puis, ma séropositivité, c'est tellement moi. Je me suis construite avec ça. Toute ma vie d'adolescente, d'adulte. C'est difficile de m'imaginer sans cette maladie. »

Le village en Bretagne où Morgane vit est tout petit. Très vite, ça se sait qu'elle est malade. Elle est en BEP compta. A l'école, c'est galère. « J'avais des traitements à prendre à intervalles réguliers. Dix-sept pilules en tout, dont l'une qui devait être gardée au frigo. Une prise à 10 heures et une à 15 heures, en plein pendant les cours. Pas évident. » Morgane s'en fiche. Elle décroche, et de toute façon, elle veut d'abord vivre. « T'as 17 ans, tu veux profiter, c'est tout. » Alors quand elle tombe amoureuse d'un garçon qui n'en a rien à faire de sa séropositivité, ils s'installent ensemble. Et quand un soir, le préservatif craque, qu'elle tombe enceinte, ils refusent de faire une IVG et décident de garder l'enfant. La petite est séronégative. Sous AZT aussi pendant six semaines. « L'angoisse est terrible. Quand tu flippes d'avoir passé la pire maladie à ton gosse... » Le pédiatre qui l'examine barre le carnet de santé d'une mention : « Mère HIV + ». Comme s'il fallait marquer la petite fille de Morgane au fer rouge. « Le pédiatre en ville que j'ai consulté m'a dit que l'hôpital n'avait pas à noter sur le carnet de santé de ma fille ma sérologie. Il a mis du blanco dessus. Il a même proposé de refaire le carnet. J'ai dit non. De toute façon, pour la crèche et l'école, je donnais les photocopies et heureusement, ça ne se voyait pas, le blanco. »

On est au début des années 2000. Morgane est sous trithérapie. Sa charge virale est désormais indétectable, ce qui veut dire qu'elle ne peut plus transmettre le virus, même si elle n'utilise pas de préservatif. Après sa première petite fille, elle a eu... trois autres enfants. « Je crois que j'avais envie de faire un pied de nez à tout le monde. Séropositive et mère de quatre enfants, vous imaginez ! » Après la naissance de sa deuxième en 2007, elle est devenue bénévole pour le Comité des Familles, une association d'aide aux séropositifs. Aujourd'hui, elle a monté sa propre association, Galon Breizh, pour aider des mamans dans sa situation et d'autres personnes séropositives. « Je galère. J'ai pas de local, pas de subventions, rien. Mais je continue à me battre. » A l'hôpital, elle a ouvert une permanence pour entourer les personnes récemment dépistées. Elle bataille pour que les femmes séropositives soient traitées « comme les autres ».

L'an dernier, Morgane a même repris des études. Un DU à la Sorbonne, « Démocratie et Santé ». Elle a obtenu son diplôme. « C'est fou, non, moi qui n'avais pas fait d'études, je me retrouve diplômée de la Sorbonne. Et ça, c'est grâce à ma séropositivité. J'aime bien ça. Que le "à cause de", devienne "grâce à". »

Son aînée a toujours su pour le VIH. Elle a 17 ans et veut désormais travailler dans le milieu médical. Pour ses trois dernières, plus petites, Morgane attend en revanche de trouver les mots. Elle ne cache rien, mais n'a pas encore expliqué le mot « séropositif ». « Elles savent que je suis malade. Les traitements m'ont un peu détraqué l'estomac. Et tous les matins, je vomis après avoir pris mon café. C'est comme ça, ce n'est pas grave, je

avec ses copains-ines séropositifs-ves, les fait rire. A la maison, il y a par exemple plein de capotes, pour les opérations de prévention : « Elles jouent avec, les percent, les trouent, c'est n'importe quoi. » Elle rit. « Mais à part ça, je suis une mère comme les autres. Moi, ce qui me tue le plus, ce n'est pas la maladie, c'est la méconnaissance des gens. Ce sont les autres qui nous mettent à part. »

[Revenir à la galerie ↑](#)



Fred Navarro, 57 ans, séropositif depuis ses 21 ans

Ce fut comme une apparition. La première fois que Fred vit le garçon, attablé sur la terrasse du café Aux Folies, dans le quartier de Belleville, il se noya dans ses yeux, si clairs. Ça dura trois mois et demi, les regards, jusqu'au 21 juin 1992. Ce soir-là, c'était la Fête de la Musique, Fred avait pas mal bu et fumé pour se donner du courage, et puis il aborda le garçon, apprit son prénom, Christian, le photographia, ils allèrent à une fête, à une autre, et puis il lui proposa d'aller prendre un verre chez lui. Christian accepta. Ils étaient tous les deux, ils se regardaient. Et puis Christian se mit à pleurer. C'est impossible, nous deux, disait-il, je viens de voir mon infectiologue, je n'ai que quatre mois à vivre, j'ai le sida. Fred lui révéla alors ce qu'il n'avait dit à personne. Lui aussi, il était séropositif.

Fred, c'était le vide, et aussi le silence, puisqu'il lui semblait invraisemblable de dire à quiconque qu'il était séropositif. Jusqu'à ce soir avec Christian. Christian qui n'avait plus que quatre mois à vivre. Pensait-il. Ce soir-là, Fred a dit : « Moi aussi, je suis séropo. Et je te les prends, tes quatre mois. » Ils ne se sont plus quittés. Ça a duré dix-huit ans.

Ils ne savaient pas qui des deux mourrait le premier. Vivre, donc, au jour le jour. « Jusqu'à notre rencontre, je niais la maladie. Le sida est rentré dans ma vie en même temps que l'amour. » Il faut jongler avec la maladie de Christian, dans la spirale infernale des infections. Fred rentre aussi dans la danse infernale des maladies dites « opportunes ». Une septicémie due à ses dents. Cela fait des années qu'il ne soigne plus ses caries : « Aucun dentiste ne voulait me prendre, comme j'étais séropositif. J'ai failli y passer, à cause de ces foutues dents toutes pourries. Ils m'ont tout enlevé. L'appareil me faisait mal, et me refaire des dents, c'était trop cher. Je suis resté édenté. » Il sourit. Montre ses nouvelles dents : « C'est con, là, je viens de me les refaire, mais mon sourire ultra-bright, Christian il l'aura jamais connu. Il m'aura quasiment toujours connu comme un sans-dents ! »

En 1998, Fred descend au plus bas. Il est à 15 T4 (les T4 sont les lymphocytes auxquels s'attaque le VIH. La trithérapie permet de stopper leur destruction). Fred a toujours refusé les traitements, mais il y a Christian, qui lui est déjà passé aux trithérapies. Fred commence à bouffer les gélules. C'est l'époque où il faut encore mettre le réveil, se réveiller en pleine nuit et en manger des dizaines. Les T4 grimpent tout doucement. « Mais bizarrement, ton corps est faible quand ça remonte. » A la merci de toutes les infections. Fred « attrape » ainsi une encéphalite à cryptococcose, un champignon. Il sera pendant un an entre la vie et la mort. C'est seulement à ce moment-là qu'il apprend à sa famille, avec qui il est en froid, qu'il est séropositif. Sa famille, de toute façon, ce ne sont plus ses frères et ses sœurs, son père qui l'a banni en raison de son homosexualité : « Ma famille, c'était Christian. »

Cet été 2010, Fred vient de partir à Vienne pour la conférence internationale contre le sida, pour Act Up où il est de plus en plus engagé. « On ne se quittait jamais, Christian et moi, mais quand on était séparés, on avait un code entre nous. On s'appelait toujours et si on n'arrivait pas à se joindre, l'autre était obligé de rappeler avant le lever du jour. » Ce matin du 21 juillet, personne ne répond au téléphone. Fred appelle la gardienne, puis les pompiers. Ils défoncent la porte. Christian est étendu par terre. Il a fait un arrêt cardiaque. Il n'avait que 47 ans. Fred rentre le lendemain à Paris. Mais à l'Institut médico-légal, il ne peut voir Christian : « J'étais rien pour eux, alors je n'avais pas de droit de visite. Heureusement, je suis ami avec Nadine, la sœur de Christian. En l'accompagnant, j'ai pu le voir. »

Il faut attendre treize jours pour terminer les formalités, treize longs jours où la dépouille de Christian reste à l'Institut. Le jour de la levée du corps, Fred rentre dans la salle. « Et là, ça puait. Comme de la viande avariée. Ils me l'ont montré. Il avait plein de taches de décomposition. J'avais entendu parler de l'interdiction de soins funéraires aux personnes séropositives, mais sans réellement réaliser ce que ça voulait dire. Quand tu vois l'amour de ta vie traité comme ça, c'est violent. Là, j'ai compris brutalement comment la société nous voyait, nous les séropos. Des merdes, de la pourriture. On me le signifiait, là, comme ça, qu'on trouvait que nos vies étaient de la merde. Et nos dix-huit ans d'amour, pareil. Comme on était pédés, ça valait rien. »

n'a pas eu le cœur de faire la fête. « Tous les vieux gays séropos militants comme moi, on vit en dessous du seuil de pauvreté. On s'est souvent fait virer de nos boulots, on est des marginaux. J'ai l'AAH [l'allocation aux adultes handicapés, NDLR], 800 euros. Heureusement, je suis en HLM, je paie 160 euros de loyer. Mais bon, si tu rajoutes les charges, faut jongler. Là, par exemple, on m'a coupé le gaz. » Mais bon, il s'en fiche, celui qui signe ses mails « Fred N, Sans Haine ». Il rigole. « En fait, je suis hyper-riche. Riche en T4 : j'en ai 900 ! » Il tape sur sa poitrine creuse, rigole : « Je suis un putain de *survivor* ! »

[Revenir à la galerie ↑](#)



Yannick, 43 ans, séropositif depuis ses 16 ans

Tous les matins, c'est comme un rituel. Yannick Salles, 43 ans, se regarde dans le miroir : « C'est comme un rappel, mon visage. J'ai l'impression de voir la maladie et lui dire merde. Tous les jours, tous les matins, je célèbre ma victoire. » Yannick Salles est séropositif depuis presque trente ans.

toxicos. Je me souviens de l'enterrement de ce copain un peu plus âgé, quand j'avais 15 ans. On nous avait dit qu'il avait eu une leucémie. C'était flou, on baissait la voix quand on en parlait. Je n'ai compris que bien plus tard qu'il avait eu le sida. » Le sida. C'est lors du premier rendez-vous à l'étage des maladies infectieuses que Yannick le voit. C'est une vision fugitive dans le couloir. Des fantômes aux corps décharnés, visages hâves, peaux marquées. La maladie au stade terminal, les ombres de l'enfer de Dante. « Bien sûr, quand tu vois ça, tu te dis : "Bientôt, je serai comme eux. Et après, je mourrai." »

Selon le médecin, Yannick a été contaminé vers ses 16 ans. Il lui conseille de rappeler toutes les personnes avec qui il a eu des relations. Pour qu'elles fassent le test. Yannick compte. Il a cinq coups de fil à passer. Il n'a aucune idée de qui a pu le contaminer. « Je repensais à chacune des filles. Elles n'avaient pas le profil. En fait, on n'a jamais le profil. » Jamais le téléphone n'a paru si menaçant. « Il n'y avait pas les portables, à l'époque, que le téléphone fixe, qui trônait dans le salon. On habitait tous encore chez nos parents. Alors, imagine, parler de ça, comme ça... » Les résultats des tests des anciennes copines tombent. Une chance : Yannick n'a contaminé personne. L'infection vient de sa première amoureuse, une jeune fille qu'il a rencontrée pendant les vacances d'été, il avait 16 ans, c'était son tout premier rapport sexuel. Elle non plus ne savait pas qu'elle était porteuse du virus.

Yannick cache son état. Trouve un boulot comme éclairagiste. Le plus difficile ? L'amour. Le sexe. « C'était devenu quelque chose de traumatique. J'avais associé ça avec ma contamination. Je faisais l'amour et j'avais l'impression de revivre ce cauchemar. Avec le temps, ça s'est atténué. » Il tombe amoureux pourtant. Elle s'appelle Mari Angela. Il a 30 ans. Elle a accepté assez rapidement la maladie. Rencontré les médecins qui me suivaient. Au bout de deux ans, on a voulu un enfant. » Les enfants. Ça a toujours été l'obsession de Yannick. Il a toujours gardé l'espoir de devenir un jour père. Dans les années 2000, c'est désormais une réalité : oui, on peut avoir des enfants séronégatifs en étant séropositif. Le couple se lance. « Deux ans. Insémination artificielle, lavage de sperme. Les essais, les espoirs, les échecs, les rendez-vous avec les psychologues, les médecins. La détresse de ton épouse, les doutes. Mais quand ça marche, bon Dieu. Cette joie incroyable. Un enfant ! »

Anouk, la fille de Yannick, naît en 2009. J'étais comme un fou. Fou de bonheur, et aussi de peur. J'étais toujours tétanisé par l'angoisse de la contaminer. J'étais hyperprotecteur. Trop. » Aujourd'hui, Anouk a seulement 7 ans, alors il attend de trouver les bons mots pour lui expliquer. Pour l'instant, pour elle, la maladie, ce sont les « bonbons de papa ». « Elle voit que je prends des cachets tous les soirs. Un soir, je l'ai vue sortir des Tic-Tac. Et elle m'a dit : "Je prends les bonbons comme papa." » Il lui expliquera bien sûr : parler, il sait que c'est important. Il a d'ailleurs monté une association de prévention, DMC Action Sida, avec laquelle il intervient sans relâche auprès de lycéens pour leur raconter son histoire. « On doit se battre. Parfois, les lycées refusent qu'on vienne parce qu'on évoque la sexualité. »

Yannick insiste : il a une vie comme les autres. « Les seuls qui me rappellent que non, je ne suis pas comme les autres, ce sont les gens. » Un jour dans le métro, Yannick était assis à côté de deux dames. C'était juste avant la journée mondiale contre le sida, il y avait plein d'affiches partout, alors les dames parlaient. « L'une balance : "Moi, si mon fils avait cette maladie, je ne pourrais pas l'accepter." Au bout d'un moment, je n'ai pas pu me contenir. On avait fait presque toute la ligne l'un à côté de l'autre. Je lui ai dit :

famille, je suis normal. Si un jour votre fils est séropositif, j'espère pour lui que vous saurez lui ouvrir les bras plutôt que lui fermer la porte." » La femme l'a regardé, ébahie.

[Revenir à la galerie ↑](#)



Hoàng Phan Bigotte, 62 ans, séropositif depuis ses 32 ans

Il y a des sacs plastique partout. Des cartons. Des étagères qui débordent, des tiroirs remplis jusqu'à la gueule, des valises, des malles. Il est envahi, Hoàng, tellement envahi qu'il n'ose nous faire rentrer dans son pavillon de Vitry-sur-Seine. « C'est devenu plus du tout circulaire. » Cela fait des années que Hoàng, 62 ans, s'est attelé à ce travail titanesque, celui de rassembler les bribes de la mémoire gay, tout seul d'abord, puis aidé par Thomas Leduc, un documentaliste professionnel. Thomas, qui depuis n'a plus quitté sa route.

Des années, des dizaines d'années, qu'il accumule, qu'ils accumulent ensemble, sans relâche. « On m'appelle "Hoàng-garde-tout". » Tout ça a commencé dans les années 1990, au plus fort de l'hécatombe. Quand il a commencé à voir dans la rue, jetées à côté des encombrants, les affaires personnelles des morts du sida. « Près des Halles, je me souviens de ces appartements vidés après un décès, le tout partait aux ordures, déposé sur le trottoir. Les clochards venaient fouiller, pour récupérer des trucs. J'en voyais

j'avais croisés, connus. Les voir étalés ainsi par terre à la vue des passants comme ça, c'était horrible. C'est comme si on les avait tués une deuxième fois. »

C'est insupportable pour Hoàng, de ne rien faire pour préserver ce passé qui se perd et s'efface. Peut-être parce que lui l'exilé, qui a fui le Vietnam le 30 avril 1975, le jour même de la chute de Saïgon, a été contraint de tout laisser derrière, la maison familiale des jours heureux, les souvenirs, les photos, les amis. Hoàng n'est jamais retourné au Vietnam. « Enfin, si. Avant, je retournais le soir voir ma maison sur Google Maps. Mais maintenant, ils ont construit une tour, on ne reconnaît plus rien. Je n'y vais plus. » Il pensait qu'avec sa nouvelle vie en France, c'en était fini de cette litanie de deuils. « J'ai dû ensuite compter un à un tous les copains de France, emportés par le vent du sida. »

En 1987, Hoàng apprend qu'il est séropositif. « Je n'avais plus que 250 T4 [*les T4 sont les lymphocytes auxquels s'attaque le VIH, NDLR*]. J'étais persuadé que j'allais bientôt mourir. » Il devient militant à Aides et à Act Up. « Je me souviendrai toujours des bénévoles chez Aides, qui s'occupaient des malades. On fêtait les anniversaires : beaucoup des malades étaient terriblement seuls, abandonnés par leur famille et leurs amis. Même morts, ils faisaient encore peur : j'ai vu des proches jeter les affaires de malades avec des gants en plastique, de peur d'être contaminés. »

Autour de lui, la Faucheuse fauche, avec ardeur. Les enterrements d'amis se succèdent. Hoàng commence à être tracassé par cette mémoire qui se perd. « A Aides, on me disait, oui, génial, mais rien ne se passait. Act Up, au moins, ils ont été francs. Cleews Vellay, qui était président à l'époque, me disait : "Arrête de nous bassiner avec ton culte des morts !" Il est mort peu après. Si jeune. C'est lui dont les cendres ont été dispersées sur des assureurs, par Act Up ! Pour le dixième anniversaire de sa mort, Philippe Labbey, son compagnon, nous a légué ses archives personnelles, on a tout mis en ligne. Aujourd'hui, ça a une vraie valeur historique. Mais c'est vrai, à l'époque, on ne pensait pas à ça. L'urgence n'était pas là, à ce moment, avec l'épidémie, et les gens qui tombaient comme des mouches. »

Hoàng décline lui aussi, attaqué par la maladie. « Vivre avec le VIH, c'était comme continuer de descendre les marches d'un escalier. Tu descends, tu crois avoir atteint le fond, mais non. » Il a des zonas à répétition. Vient le début des trithérapies, mais pour lui, ça ne marche pas. Il descend à une vingtaine de T4. Là, Hoàng voit la mort en face. Il s'y est préparé : pour Aides, il accompagne des mourants du sida. « Quand je les voyais, lors de leurs derniers instants, je me disais : "Ah oui, ça va se passer comme ça pour moi." »

Jusqu'à ce jour où le médecin qui le suit décide de lui administrer une dose de cheval, supérieure à son poids. « Quand on a eu le résultat du bilan sanguin, il m'a dit : "Ce soir, tu vas acheter une bouteille de champagne." J'étais remonté à 50 T4 ! Un miracle ! Tout le monde dans le service était euphorique... Mais ailleurs, si on toquait à d'autres portes, y en avait qui mouraient toujours. Ceux qui agonisaient en silence. » Hoàng, lui, va passer du côté des rescapés. C'est le moment où tant de militants vont réaliser qu'ils vont vivre, finalement, qu'ils ont brûlé toutes leurs économies, qui réalisent que maintenant qu'ils ont survécu au VIH, il va falloir survivre tout court.

Aujourd'hui, le combat têtu et obstiné contre la mort et l'oubli de Hoàng, c'est ce projet de Conservatoire des Archives et des Mémoires LGBT : Hoàng ne demande même pas de subvention, juste un local, un peu de place pour valoriser le fonds incroyable qu'il a accumulé au fil des ans. « J'ai survécu à la guerre du Vietnam, puis grâce aux hôpitaux

Rendre un peu de ce que j'ai reçu. »

[Revenir à la galerie ↑](#)



Ces textes et images sont extraits du livre « Portraits de Vi(H)es », publié au Cherche Midi (textes de Doan Bui, photos de Patrick Messina). Insufflé par Jean-Luc Romero-Michel, président de l'association Elus locaux contre le Sida et seul homme politique à avoir révélé sa séropositivité, ce projet regroupe quinze portraits d'hommes et de femmes touchés par le VIH. Il fera l'objet d'une exposition itinérante en France.

CE SUJET VOUS A INTÉRESSÉ ?

 Oui

 Non

NE PARTEZ PAS SI VITE !



Sida : une consultation de traitement préventif commence en France



Homos et risque-tout : "Je sais quand j'ai attrapé le sida"



Malades par milliers, autorités dépassées : autopsie du scandale Lévothyrox

DÉCOUVREZ NOS AUTRES BIDULES ET BRICOLES



"J'ai un job à la con" : neuf salariés racontent leur boulot vide de sens



Il y a le Naples des guides touristiques. Et il y a le Naples d'Elena Ferrante



TEST. Quel est le poids de votre charge mentale ?

CONTENUS SPONSORISÉS

Contenus sponsorisés par Outbrain | ▶



PUBLICITÉ Système Brûleur de Graisse

Ce curieux secret millénaire permet de mincir vite et durablement



PUBLICITÉ My Antivirus Review

Possédez-vous un ordinateur? Protégez vos appareils gratuitement dès aujourd'hui.



PUBLICITÉ mackeeper.com

Uno de cada dos usuarios de Mac no sabe cómo limpiar su ordenador de forma segura



PUBLICITÉ Salud Intestinal

Malestar intestinal, aumento de peso: el revela la causa raíz



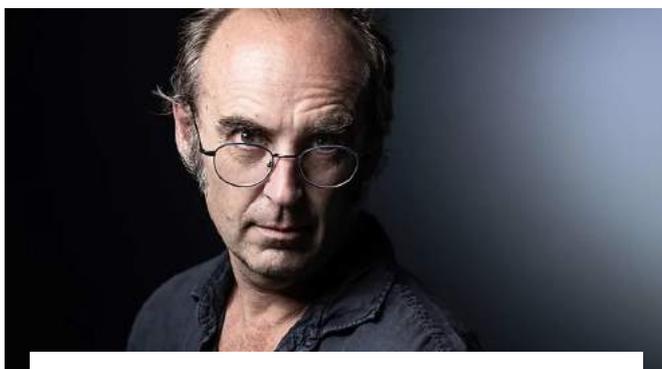
PUBLICITÉ Deja de Roncar

Este desconocido clip reduce los ronquidos y la apnea del sueño



PUBLICITÉ DS Automobiles

Pruebe el DS 7 Crossback



Et moi, et moi, et merde : on a lu le « chef-d'œuvre » de la rentrée littéraire



Patrick Bruel visé par de nouvelles accusations de harcèlement sexuel

CRÉDITS

L'OBS - NOUVELLES ÉCRITURES

Textes : Doan Bui - Photographies : Patrick Messina
Avec Audrey Cerdan et Grégoire Humbert

Nous suggérer un ajout, nous signaler une erreur ou juste nous faire un commentaire ? C'est [par ici](#) !